



Institut méditerranéen
RM2E - Revue de la Méditerranée
Edition électronique



Tome I - Année 2014
issn : en cours

pour citer cet article :

Negadi Sidi Mohammed, «Architecture et urbanisme à Tlemcen, la cite médiévale (étude de cas)», *RM2E - Revue de la Méditerranée édition électronique*. Tome I. 1, 2014, p. 57-71.

éditeur : Institut méditerranéen

url : http://www.revuedelamediterranée.org/index_htm_files/negadi_fasc1.pdf

Pour contacter la revue
secrétariat de rédaction : redaction@revuedelamediterranee.org

ISSN : en cours

publié en avril 2014

© Institut méditerranéen

ARCHITECTURE ET URBANISME À TLEMCCEN, LA CITÉ MÉDIÉVALE (ÉTUDE DE CAS)

Sidi Mohammed Negadi

Université de Tlemcen

L'urbanisme de Tlemcen est à la fois le reflet de l'histoire de la ville et aussi d'une organisation sociale de la société en partie fondée sur la religion. Le développement de la ville et surtout l'organisation des quartiers résidentiels témoignent de la valeur accordée à l'unité d'habitation traditionnelle et à son agencement. Certes, l'architecture est en premier lieu, l'art de bâtir, mais elle est surtout l'expression exclusive d'un niveau civilisationnel. Chaque civilisation a développé un modèle de construction, permettant aux personnes averties de déterminer le niveau civilisationnel de toute société, à partir de son bâti. Le cadre bâti, est donc un référent normatif. Si l'influence des valeurs sociales est confirmée sur le bâti l'architecture, élément fondamental de toute conception urbaine devient de ce fait en pays musulman une esthétique qui couronne l'art de vivre. Peut-on vérifier cette assertion sur le tissu urbain de la médina de Tlemcen ?

Présentation de la madina de Tlemcen

Le site

Adossée à la pente septentrionale de la chaîne montagneuse de l'Atlas tellien, Tlemcen se situe à une altitude de 806 m. Elle est protégée de l'aridité par ces mêmes monts qui constituent une barrière contre les vents secs et

sablonneux (Sirocco) en provenance du Sud. Par contre les vents du Nord-Ouest lui sont bénéfiques puisqu'ils ramènent avec eux une quantité suffisante d'humidité (600 à 700 mm. de pluie annuellement) favorisant ainsi l'existence d'une culture variée et étagée (céréales, maraîchage et fruits des quatre saisons) (fig. 1).

En sus, les roches calcaires des monts de Tlemcen, de type karstique vont permettre aux eaux de ruissellement du bassin versant se situant en amont, de s'infiltrer. Cette eau va être à l'origine d'une multitude de sources resurgissant en flanc de montagne ; plus de deux mille sources ont été ainsi répertoriées. Cette eau va aussi alimenter la nappe phréatique dont le seuil supérieur n'est qu'à quelques mètres du sol. Cette disposition a permis à chaque maison de la ville d'avoir son puits ce qui explique sans doute la résistance des Tlemcéniens lors du long siège mené par le mérinide Abū Sa'īd entre 1299 et 1307.

Grâce à son hydrographie, Tlemcen est ainsi pour tous ses visiteurs : « *La cité verdoyante, nichée à flanc de montagne, ... dans un écrin de verdure* ». Sa position stratégique a ainsi fait qu'au XII^e siècle al-Idrisī la considère comme un «... *verrou du Maghreb* » et plus tard, Georges Marçais considérera que le site où s'élève l'agglomération de Tlemcen est « *Le*

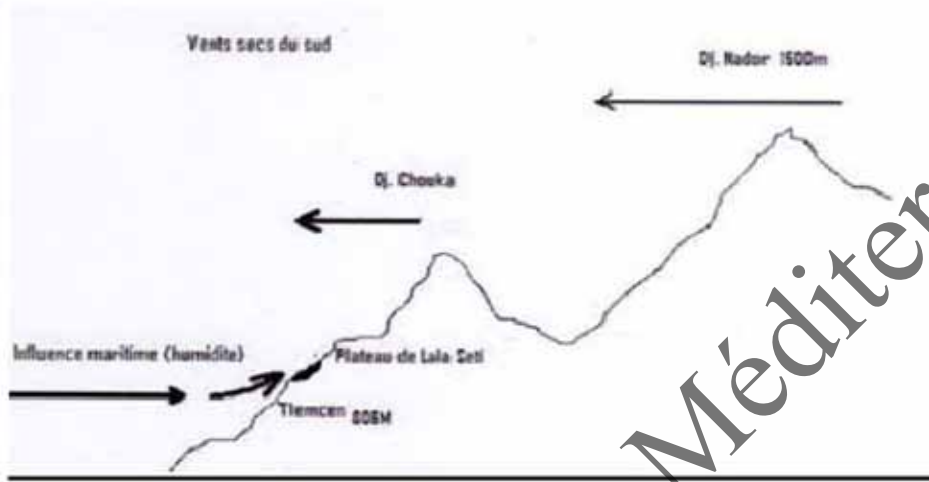


fig. 1 - situation géographique du site de Tlemcen

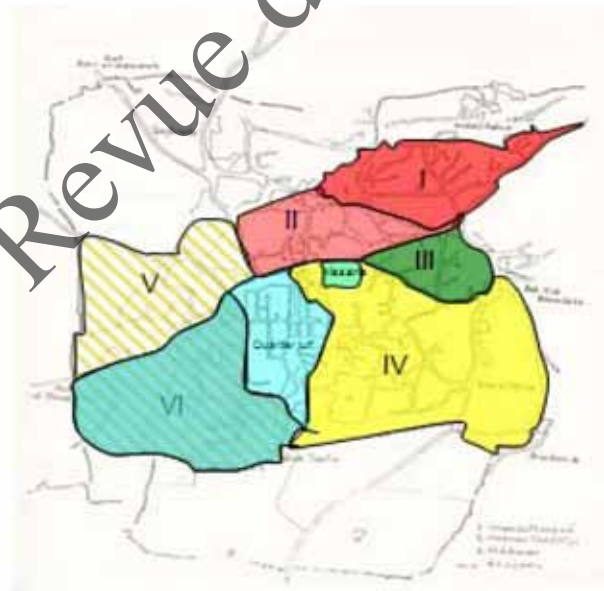


fig. 2 - Évolution urbaine de la madina

meilleur choix que puisse faire un bâtisseur de ville ».

L'évolution de la *madina* de Tlemcen : de la conquête almoravide en 1079 à la période Française en 1836 (fig1)

Lors de la prise d'Agadir, l'antique Pomaria, en 1079, l'Almoravide Yūsuf ibn Tašfīn, décida de construire au Nord-Ouest de cette vieille agglomération, un quartier résidentiel devant abriter l'élite almoravide : émirs et dignitaires des différentes branches de la grande tribu Sanhaja du Sud ou Zenaga. Cette fondation va porter le nom de « Tagrart », terme berbère désignant un emplacement victorieux avec une résonance de site surélevé, surplombant, dominant (I).

Conçu d'abord comme en quartier résidentiel, Tagrart évolua très vite en quartier commercial puis dans le premier quart du XII^e siècle, elle devint le lieu du pouvoir almoravide au Maghreb central. La construction sous Alī ibn Yūsuf (1136) de la grande mosquée et du palais émirale qui la jouxtait démontre le rôle politique de Tagrart pour l'empire almoravide. Très vite une nouvelle zone urbaine va se développer au Nord-Ouest de cet ensemble : *Derb El Hajamin et Bāb Ilan* (II).

Avec les Almohades (1147-1235 J.C), Tagrart tout en gardant son statut de ville du pouvoir du Maghreb central, va s'agrandir vers le Sud-Est. Lors des incursions des Bānū Ġania, Tagrart va devenir selon les termes d'Ibn Khaldūn « *la ville la plus fortifiée du Maghreb* ». Son ancienne muraille qui datait de l'époque almoravide et qui englobait aussi bien Agadir que Tagrart, fut détruite lors de la conquête de la ville par 'Abd al-Mu'mīn (III) elle sera cependant très vite reconstruite par le gouverneur almohade vers 1161. C'est à cette période, que le

toponyme de « Tlemcen » va s'imposer, faisant oublier les deux autres toponymes d'Agadir et de Tagrart. C'est aussi la période du début du déclin d'Agadir en tant que zone urbaine.

Avec l'avènement de la dynastie 'Abd al-Wādide en 1236 Yağmurasān va élever Tlemcen au rang de capitale politique du Maghreb central. C'est sous son règne, vers 1242, que le Meshouar est élevé et qu'il devient le lieu de résidence des émirs. Cela entraînera l'urbanisation des zones sud et sud-est vers les quartiers actuels de *Bāb el Jiad* avec sa *R'hiba* (IV). Le successeur de Yağmurasān, 'Uṭmān, permet favorise la présence de Chrétiens dans le plus important *funduq* érigé dans la zone dévolue au commerce à Tlemcen : la *Qaysariya*.

Après le grand siège de Tlemcen par les Mérinides — lors du règne de l'émir mérinide Abū l-Hasān entre 1299-1307 — le nouvel émir 'abd al-wādide Abū Hamū Mūsā I (1307-1317), va urbaniser la zone ouest et sud-ouest de sa capitale : c'est ainsi que quartier des « *Ouled al-Imam* » et sa *Qasaba* verront le jour. Le nouveau quartier accueillera les otages ramenés de l'Est du Pays. Les otages nomades seront installés à Tafrata, dans le secteur Nord-Ouest, et les otages sédentaires à la fameuse *Qasaba*¹, au secteur Sud-Ouest. Le même quartier va aussi abriter la première *madrasa* de Tlemcen en 1310 (VI).

Lors du règne d'Abū al-Abbas Aḥmed entre 1430-1462, les Portugais avaient détourné la route de l'or vers l'Atlantique, la place des Caravanes située au centre de la *madina*, n'avait plus sa raison d'être ; elle allait de ce fait acquérir une nouvelle fonction : celle d'accueillir la population juive qui a commencé à affluer à partir de 1391. Il faut noter que la population

¹ La *Qasaba* de Tlemcen n'est pas le lieu de résidence du sultan, comme c'est le cas en Tunisie.

juive autochtone qui avait élu domicile au Nord Est d'Agadir dans le quartier actuel de Sidi Lahsen, va être expulsée de son quartier d'origine par les Almohades pour être confinée à *Kobaça* au Nord de *Bāb al-Qarmādīn* (VII).

Au XVI^e siècle, les Ottomans vont s'approprier la zone sud-ouest vers *Bāb al-Hadid*. Tlemcen entra alors dans une longue période de déchéance aussi bien politique que commerciale (VIII).

A partir de 1836 et plus encore à partir de 1842, date de la conquête définitive de la ville, les Français vont s'installer en premier lieu, au centre de la ville. Les aménagements qu'ils vont apporter comme le percement de nouvelles rues par exemple, vont irrémédiablement affecter le tissu urbain de la période médiévale apparu en inadéquation avec un urbanisme moderne. Cette action va mettre fin à deux fonctions primordiales dans une cité musulmane : la fonction politico-religieuse et la fonction artisanale et commerciale. Ce n'est qu'au début du vingtième siècle que les Français vont réaliser des quartiers résidentiels *extra muros*.

Quelles sont les caractéristiques de l'urbanisation de Tlemcen

Tagart peut être considéré comme la seule capitale de l'Occident musulman issue d'un quartier résidentiel ; c'est aussi la ville maghrébine qui a subi le plus grand nombre de sièges : on en dénombre trente-six à la fin du XV^e siècle. Avec une superficie de 43 ha c'est la plus petite capitale de l'Occident musulman ; de tout temps elle a eu un caractère de Cité-État où l'antagonisme entre urbanité et ruralité apparaît nettement.

La ville est durant le premier quart du XIV^e siècle à la tête d'un royaume sans limites

fixes avec un rayonnement économique sans égal par rapport aux autres États maghrébins.

Au XV^e siècle, c'est la seule capitale de l'Occident musulman qui ait permis à la population juive d'occuper le centre de la cité et ce, à partir de 1464. Certains textes juifs attribuent cela à l'émir Ahmed al-Akil qui a accédé à la demande du grand rabbin Ephraïm aln Kaoua qui avait sauvé une princesse ziyanide. Si l'histoire est tentante, elle ne saurait être considérée comme la raison principale de cette installation qui semble être d'ordre plutôt économique. Le fait en lui-même est admissible, au vu de la valeur des médecins juifs, mais il ne saurait en aucun cas, être l'élément dominant pour la prise d'une telle décision. En réalité les raisons qui ont poussé les Zyanides à prendre cette initiative, sont surtout d'ordre socio-économique. Tlemcen va accueillir d'Andalousie une population juive composée de philosophes, de médecins, d'orfèvres, de dinandiers et de grands commerçants. Cette population ne pouvait habiter un « *Mellah* » comme c'est le cas de plusieurs villes du Maghreb. C'était pour le pouvoir en place une population active qui était en mesure de donner un nouvel élan économique à une ville très touchée par la perte de la route de l'or détournée par les Portugais et les Espagnols vers l'Océan Atlantique. Population active capable d'instaurer une économie de production à la place de l'économie d'importation. De plus, le nouveau quartier juif n'est en réalité que l'ancienne place des Caravanes désaffectée. Une seule contrainte leur a été imposée, celle de construire moins haut que les Musulmans. Afin d'avoir des logements décents, ils vont construire en entresol, et limiter les infiltrations d'eau de la nappe phréatique toute proche par un réseau de drains. L'acte de déplacer la communauté juive au centre-ville est aussi

considéré comme un acte de tolérance vis-à-vis de Gens du Livre persécutés au même titre que les Musulmans lors de l'application de l'Inquisition.

Cette tolérance — longtemps, non reconnue par les historiens locaux puisqu'aucun d'eux, mêmes ceux qui ont vécu l'événement n'en font cas dans leurs écrits — est combattue par une partie des *fuqaha* qui voyaient en les Juifs des éléments sans scrupules. L'un d'eux, al-Magili préfère s'expatrier et va leur déclarer la guerre, ouvertement, au Touat ; il sera à l'origine de la destruction des synagogues récemment érigées au Ksar de Tamentit.

Ces différents traits caractéristiques de la *madina* de Tlemccen viennent confirmer que sa position stratégique et sa vivacité économique ont fait d'elle, la ville la plus convoitée du Maghreb. C'est pourquoi il est malaisé de comparer structurellement Tlemccen à toute autre ville du monde musulman.

Analyse fonctionnelle du tissu urbain

La *madina* comprend trois quartiers essentiels : le quartier du pouvoir, la zone commerciale et les zones résidentielles. Le quartier de prise de décision est à Tlemccen au centre de la *madina*. Il comprend le *Meshouar*, siège du pouvoir, la grande mosquée, siège des manifestations culturelles et des *fatwa-s* et lieu de vulgarisation des décisions politiques, à travers le prêche du vendredi, et la maison du *Qadi*, siège de la fonction juridique. Le quartier économique et commercial entoure le centre d'Ouest en Est en passant par le côté nord. Le secteur mitoyen au centre de prise de décision est le siège commercial qui comprend la *Qaysariya*, les *funduqs* qu'ils soient réservés aux étrangers ou non, pour le commerce de gros. Le secteur mitoyen au quartier de résidence est le siège des

corporations de métiers : traitement des laines et filés, des cuirs, du bois, vanniers, brodeurs.... Les ruelles du second secteur sont caractérisées par l'existence de « *tarma* » — constructions en entresol lieux favorisés des tisserands — et de « *masria* » — constructions en élévation, lieux favorisés des brodeurs sur cuirs et des orfèvres. Ce secteur est aussi appelé secteur intermédiaire puisqu'il est caractérisé par l'existence de plusieurs impasses comportant des maisons où résident une partie de la population de la *madina*. La structure de ce secteur permet une *transition* avec le quartier résidentiel.

Le quartier résidentiel enfin, entoure complètement les deux premiers quartiers. Il est constitué de plusieurs zones d'habitations. Chaque zone s'organise autour d'une petite place et comprend une mosquée de quartier, un bain public, un four, ainsi que des magasins : l'épicerie, et des magasins d'artisans ayant des relations avec le travail des femmes, brodeurs sur fils d'or surtout ; c'est surtout une façon de limiter le rayon de déplacement des jeunes filles !

Cet agencement des structures bâties démontre la pertinence de la conception urbaine en pays d'Islam : on se déplace du privé — quartier résidentiel — vers le public — quartier économique et centre ville. Ainsi l'acte de bâtir a-t-il toujours été un acte réfléchi. C'est dans cette optique que l'on peut avancer que toute action menée par l'administration coloniale, tendant à « aérer » ou à « améliorer » le bâti traditionnel a en fait fragilisé les structures par l'introduction d'éléments nouveaux en inadéquation avec leur conception originelle. Le même constat est fait à l'encontre de l'administration algérienne : la valorisation du patrimoine n'est pas encore bien perçue par les différents intervenants. Ce modèle d'urbanisme qui fait que la fonction résidentielle entoure les deux autres quartiers

a fait dire à un grand nombre d'urbanistes occidentaux qu'une *madina* est caractérisée par un aspect « introverti ». Ainsi conçue, la *madina* ne pourrait jamais évoluer sans casser son cadre bâti, puisque pour augmenter les zones résidentielles, il faut déplacer la muraille et de ce fait déplacer les différents ateliers mitoyens, c'est donc une conception rigide, ne prenant pas en considération le devenir de la cité.

L'argumentation avancée ne peut être appliquée pour Tlemcen, et ce pour le fait suivant : Tlemcen est bâtie à flanc de montagne et est encastrée entre trois talwegs qui limitent

son extension ; elle ne peut s'étendre en hauteur par la présence du plateau qui la domine et la protège. Elle ne peut s'étendre ni vers l'Ouest puisqu'elle sort de la protection du plateau, ni vers l'Est limitée par le talweg de la rivière Metchkana. Quant à l'extension vers le Nord, elle est impensable puisque le dénivelé de la pente dépasse les quarante pour cent et donne accès à une plaine difficilement défendable. À la fin du XIV^e siècle, Tlemcen avait atteint son expansion territoriale maximale ; n'était-elle pas la plus petite capitale du Maghreb à la tête d'un « empire commercial » ? Quant aux

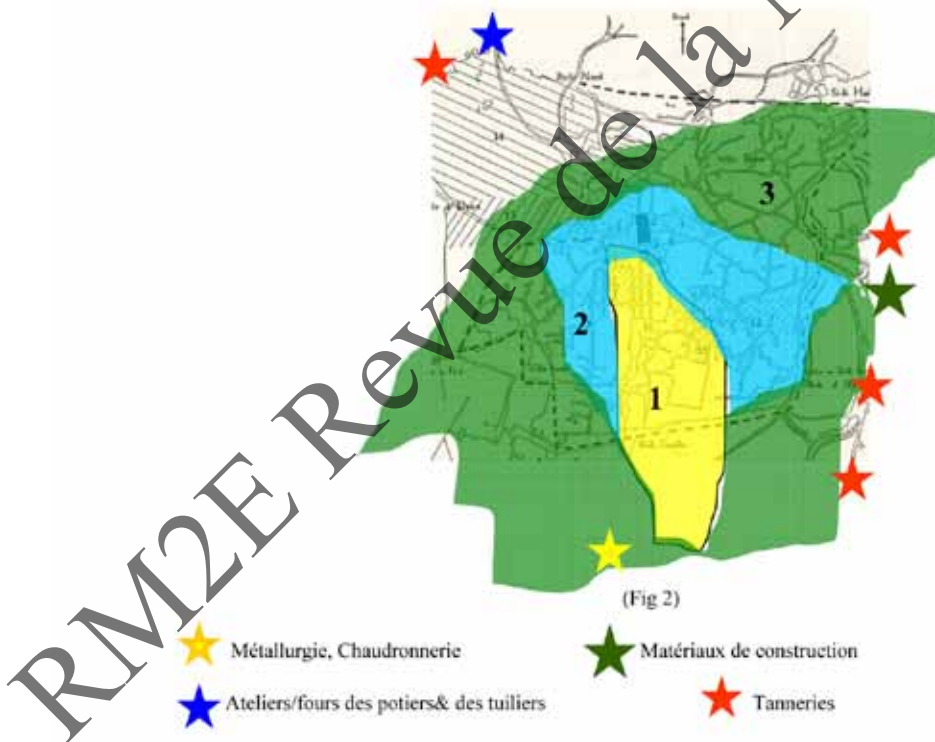


fig. 3 - localisation des quartiers et des zones industrielles

autres aspects déterminants son devenir, ils dépendaient de la vitalité de ses habitants, toutes confessions confondues. C'est dans ce contexte que l'on peut dire que Tlemccen en tant que cité médiévale a appliqué correctement un des principes fondamentaux concernant la structuration urbaine édictés par Hippodamos de Milet au début du V^e siècle avant J.C., celui de diviser la ville en trois secteurs distincts d'où les trois fonctions essentielles dans une *madina* : politique, économique et résidentielle. Il faut tout de même préciser que Tlemccen n'est pas une application intégrale du principe édicté par l'urbaniste hellénistique, puisqu'il n'y a ni *cardo* ni *decumanus* et encore moins d'*agora*.

L'enceinte elle-même marque la limite entre la ville et la campagne. À proximité se développent des activités économiques gênantes ou polluantes (fig. 3) comme les tanneries, les fours à chaux, les briqueteries, les tuileries, les ateliers de potiers, les ateliers de chaudronnerie, et toutes les industries nécessaires à la construction comme, les poutrelles en bois (*kheshba*) et les roseaux, par exemple. Seules les huileries et les moulins à grain à traction animale étaient permis *intra-muros*.

La symbolique de l'ornement

La division entre les différents quartiers est également perceptible grâce à la décoration des murs des habitations. En effet, à des endroits très visibles, bien particulier comme les angles de ruelles ou de placettes, les angles des maisons sont adoucis par des arcs lobés voire à *muqarnas*. Ces ornements n'ont pas été réalisés pour agrémenter le paysage, mais ils ont une fonction : avertir le passant qu'il s'approche d'une zone résidentielle, et qu'il doit, de ce fait, faire attention à l'itinéraire qu'il doit emprunter. Toute personne étrangère au quartier, doit s'abstenir d'y pénétrer, sauf si elle est accompagnée

par une personne y habitant. Ces décorations ont été placées savamment selon le principe des angles privilégiés de manière à ce qu'ils soient visibles par toute personne adulte regardant devant elle (pl. I). Pour ne pas se tromper de direction, une règle a été adoptée : la zone résidentielle se situe obligatoirement à droite de l'ornement, et ce, par référence au texte coranique : « *les gens de la droite ont pour finalité le Paradis* ». Cependant la voie principale qui mène vers le centre de la ville se trouve du côté gauche. D'autres modèles de décorations angulaires datant des différentes périodes d'extension de la ville, ont été répertoriés dans la ville basse. A chaque fois, la même observation avec la même règle, a été adoptée¹.

La question de l'éclairage

La collectivité assure la nuit l'éclairage des ruelles et la sécurité des lieux. Les personnes préposées à ces tâches rendent compte au *muhtasib*. La planche II, nous présente un modèle de lucarne d'éclairage dans une ruelle du *derb Nayja*. L'une des maisons attenantes était préposée à l'entretien. Pour ce modèle, la lampe à huile était protégée par un pare-vent vitré. Toutes les « *sqifa-s* » (passages voûtés ou non) ainsi que les faces intérieures des arcs d'entrée des impasses étaient elles aussi munies de lucarnes d'éclairage. D'autres moyens d'éclairage étaient utilisés comme des lampadaires par exemple.

La symbolique de l'arc

Si le monde musulman a développé de nombreuses formes d'arcs, à Tlemccen, les modèles les plus utilisés sont l'arc en plein cintre

¹ Le même phénomène a été répertorié au niveau des anciens quartiers de la ville de Tétouan au Maroc.



pl. I - Décoration indiquant les directions



pl. II - Éclairage d'une ruelle dans une zone résidentielle, l'une des maisons attenantes était préposée à l'entretien. Pour ce modèle, la lampe à huile était protégée par un pare vent vitré

outrépassé, l'arc brisé, l'arc brisé outrépassé et l'arc lobé. L'arc n'est pas utilisé uniquement pour ses caractéristiques techniques, mais surtout pour sa symbolique. En effet, dans une *madina*, la présence d'un arc signale que l'on entre dans une zone privée et le passage n'est permis qu'aux habitants ou aux étrangers accompagnés. Il en va de même pour les arcatures à l'intérieur des maisons : il faut avoir l'autorisation de pénétrer et donc l'obligation de se faire annoncer au préalable. Il va de soi que la forme de l'arc ainsi que ses dimensions influent sur cette signalisation. Ainsi l'arc en plein cintre outrépassé monumental signifierait l'entrée



pl. III - Arc plein cintre outrépassé qui marque l'entrée d'une zone résidentielle.

d'une zone de résidence (pl. III). Remarque essentielle que nous signalons : l'inexistence de magasins après l'arc, ce qui signifiait qu'aucune activité masculine n'était permise dans une zone résidentielle.

L'unité de voisinage :

Une unité de voisinage comporte trois maisons : la figure 4, démontre sans équivoque,

l'acte réfléchi dans l'agencement des portes des maisons. Le problème de l'utilisation du sol était alors à l'ordre du jour pour les concepteurs des villes. Au niveau d'une ruelle résidentielle, les maisons sont groupées par trois. L'unité de voisinage détermine la longueur de la ruelle et sa rectitude. Les relations entre les différentes familles qui habitent ces lieux sont plus importantes que les relations familiales surtout entre la gent féminine¹. C'est une norme de l'urbanité, elle a été initiée par le Prophète à Médine. La tradition nous rapporte que l'ange Gabriel invitait l'envoyé de Dieu à « *prendre soin du voisin jusqu'à en croire qu'il allait lui confier une partie de l'héritage* ». La disposition des seuils des maisons en triangle consolide donc les relations entre voisins. Favoriser cette action devient pour tout Musulman un acte de foi. Ceci témoigne de l'importance de la religion sur la conception du tissu urbain.

La fonctionnalité de la maison traditionnelle

Presque toutes les maisons que compte « *derb Sensla* » possèdent un logement pour les serviteurs : sur les trente deux maisons inventoriées, on compte encore vingt et une *mesria* ou logements de serviteurs. Les autres maisons ont été réaménagées. Ceci équivaut à dire que « *derb Sensla* » ou « *impasse de la chaîne* » a été construit pour abriter des notables almoravides². L'impasse tire son nom

1 Ma mère m'avait souvent affirmé qu'elle préférerait demander conseil à ses voisines directes plutôt qu'à ses proches (sœurs et cousines). Lorsqu'elle était invitée à une cérémonie de mariage par exemple, elle avait la place d'honneur. En sus, mes frères et moi-même, avons gardé, longtemps après avoir quitté le logis familial, des relations fraternelles avec nos voisins.

2 La décision de Yūsuf ibn Tašfīn, de construire Tagrart, s'explique par l'animosité existante entre

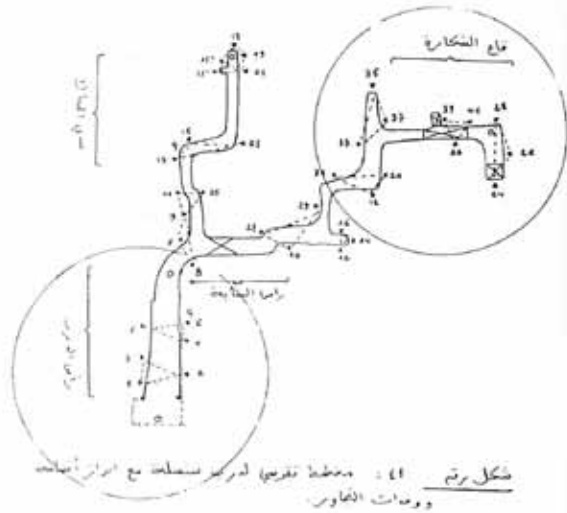


fig. 4 - Plan à main levée d'un *derb* réalisé au XII^e s.
Les unités de voisinage apparaissent très bien

RM2E Revue de la Méditerranée



pl. IV - Encorbellement et solive ornée

d'une chaîne qui barrait l'accès de la ruelle aux animaux au moment de la sieste soit entre quatorze heures et seize heures, hiver comme été.

L'entrée d'une maison tlemcencienne était, jusqu'à la fin du XV^e siècle, constituée d'une simple ouverture rectangulaire. Celle-ci ne dépassait guère 1,60 m de haut avec une différence de niveau d'environ 40 cm entre la marche du seuil et le sol du vestibule coudé. De ce fait tout individu accédant au vestibule doit se courber légèrement et en même temps lever un pied, il est en position de déséquilibre ! « *Entrez en paix et en toute quiétude* » (Coran). Quelques maisons de la période almoravide étaient munies d'encorbellement au-dessus de la porte d'entrée, la qualité du bois de cèdre de la solive, et son ornement, indiquaient la classe sociale des occupants : la maison n°22 à *derb Messoufa* en est un bel exemple (pl. IV).

Toutes les portes d'entrée présentaient deux heurtoirs, l'un sur la porte battante, l'autre sur la partie fixe. L'explication donnée par Monsieur Augustin Bernard (*Aux confins Algéro-Marocains*, 1912) est que le heurtoir du haut était pour les gens montés, et le heurtoir inférieur pour les piétons. Or, certaines portes situées dans des secteurs où les cavaliers ne pouvaient passer présentent elles aussi deux heurtoirs. L'explication n'est donc pas plausible. En réalité, étant assuré de l'intrusion d'aucun étranger, la porte d'entrée devait rester toujours ouverte, de ce fait le son des deux heurtoirs est différent pour celui qui est à l'intérieur. Ainsi le heurtoir de la porte pivotante était réservé aux femmes et aux enfants, tandis que le heurtoir du cadre fixe était réservé aux personnes étrangères à la maison comme des parents éloignés,

les Zenaga et les Zenata (conséquemment au terrain de parcours).

ou des portefaix.

Dans la partie basse de la ville, Tagrart, le nombre de *sqifa* est plus important que dans toutes les autres parties de la ville. L'intérêt d'une *sqifa* ne réside pas seulement dans l'utilisation efficace de l'espace mais c'est aussi une technique pour augmenter la vitesse de l'air dans la zone de la *sqifa* avec augmentation du taux d'oxygénation, et d'assurer des zones de pénombre surtout durant la saison chaude. Enfin sa présence avertit la personne étrangère qu'elle s'approche d'une zone résidentielle (pl. V).



pl. V - Une *sqifa* : arc surbaissé avec passage voûté qui détermine une impasse. Celles qui ne possèdent pas peuvent être situées au niveau de la zone intermédiaire.

Répartition de l'espace dans une maison traditionnelle (fig. 5)

Après le seuil, on pénètre dans un vestibule coudé — entrée en chicane — bordé sur l'un de ses cotés d'une banquette ayant entre soixante et quatre-vingt centimètre de hauteur ; sa largeur au XIV^e siècle dépassait les cinquante centimètre tandis que les banquettes actuelles ne dépassent guère trente centimètres de profondeur. Le couloir se termine vers l'*wst-al-dār* par un arc qui signale à la personne étrangère la zone à ne pas dépasser. Cette entrée en chicane a pour fonction de préserver l'*wst-al-dār* qui est le lieu de travail des femmes, des regards étrangers.

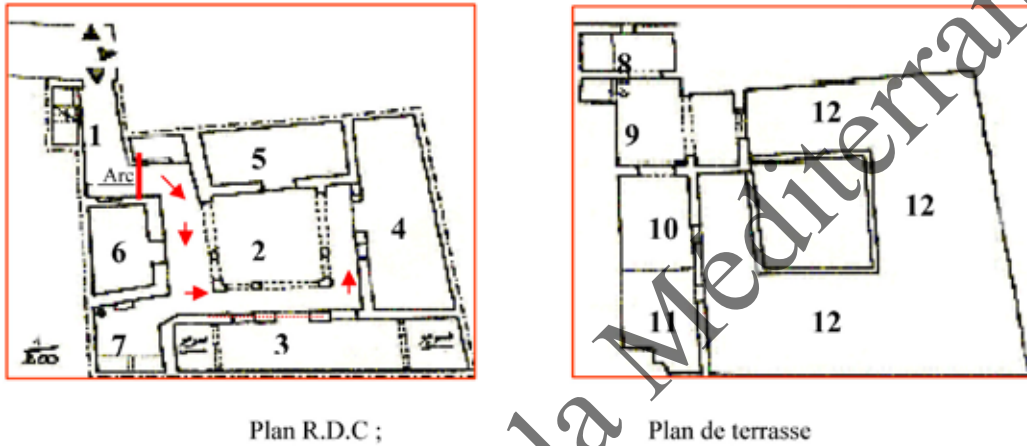


fig. 5 - Organisation traditionnelle d'une maison

1 : Sqifa d'entrée (entrée en chicane), limitée vers l'intérieur par un arc (Trait rouge) interdiction l'accès à l'*wst al-dār*. 2 : *wst al-dār*, unique source d'éclairage. 3 : *gorfa*, chambre principale, généralement orientée à Tlemcen vers le Sud-est. 4 ; 5 : autres chambres. 6 : séjour. 7 : Cuisine pour les grands jours et magasin de stockage des fruits et légumes secs et du charbon de bois.

8 : Masria ou logement des serviteurs. 9 ; 10 ; 11 : espaces de veillée pour couples. Ces espaces sont séparés entre eux par des murettes d'une hauteur de 1,20m. garantissant ainsi une certaine intimité aux couples veilleurs.

12 : terrasse polyvalente : séchage de vêtements, des fruits et des légumes, enfumage au soufre des couvertures en laine... lieu de jouissance des femmes lors des mariages et... moyen de communication entre voisins.

Les lignes en pointillés indiquent l'emplacement des galeries entourant la cour centrale de trois côtés seulement. Le quatrième côté aveugle, orienté vers le nord-ouest a deux fonctions : il permet au courant d'air de s'échapper vers le haut et sert d'écran à la réflexion de la lumière tard dans la soirée. Lumière nécessaire aux brodeuses des fils d'or et aux enfileuses de perles surtout.



pl. VI - Modèle de maison traditionnelle dans la ville basse



pl. VII - Modèle de maison traditionnelle de la ville haute
vers Bāb al-Hadid

L'ouverture basse de la porte accélère la vitesse de l'air qui pénètre dans l'*wst-al-dār*, ce qui produit une aération constante de la bâtisse. De plus, ce courant d'air va porter les échos de la ruelle vers la maison et de ce fait empêche les bruits de l'intérieur de sortir. Il permet également d'évacuer les odeurs de cuisine

L'accès à la pièce principale s'effectue par un arc d'entrée muni de deux vantaux et donnant sur un portique (*khukha*) ; les vantaux sont fermés durant la nuit ou la période froide. Les moyens mis en place pour interdire l'accès de la pièce sont bien sûr l'arc du seuil de la pièce et les deux rideaux, transparent et épais, que la maîtresse de maison ouvre ou ferme selon qu'elle ou son mari sorte (pl. VI-VII)

La pièce principale *gorfa* — le terme de *gorfa* usité pour la meilleure pièce dans la maison, désigne en réalité le plus haut endroit au Paradis — est flanquée de deux alcôves ou *serir* légèrement surélevées qui constituent le lieu le plus intime de la pièce. De l'intérieur de l'arc pendent deux rideaux : l'un d'eux léger et transparent sert de moustiquaire ; l'autre, épais et lourd, assure une pénombre lors de la sieste et conserve la chaleur lors de la période froide. Généralement les murs et le sol de la *gorfa* sont munis de tapis qui assurent ainsi une isolation phonique et thermique de la pièce. Celle-ci est également assurée par l'épaisseur des murs et la hauteur sous plafond qui garantissent une température agréable hiver comme été.

L'occupation contemporaine de ces habitations peut parfois paraître élevé : par exemple, la maison Bendiméred du quartier R'niba, composée de sept chambres, abritait durant les années cinquante une soixantaine de personnes, soit un taux d'occupation de 8,57%, et la maison Hassaïne au quartier Sidi Zékri composée de quatre chambres abritait à la même époque trente-neuf occupants (coeffi-

cient d'occupation de 9,75%).

Ce taux d'occupation apparaît très fort dans une optique étrangère pourrait dans engendrer la promiscuité et M. Titus Burckhardt (*La cité musulmane*, 1976) a mis en exergue les problèmes que peut engendrer la promiscuité ! Il faut en réalité tenir compte des règles sociales qui régissent la demeure. La réflexion est faussée dès le départ parce qu'elle se base sur des référents caducs. Ce qu'il faudrait clarifier d'abord c'est le mode de fonctionnement qui gère cette masse importante d'occupants différents par le sexe, l'âge et les centres d'intérêts. Il est impensable pour tout Musulman, qu'une conception urbaine basée sur le strict respect du culte puisse mener à cette fâcheuse situation. L'utilisation de l'espace par les différents groupes sociaux est ainsi réglementée.

Une première balise réglemente le mode d'utilisation de l'espace : il faut en effet noter que la gestion du temps est subordonnée aux cinq prières de la journée. Ainsi, les hommes adultes sortent de la maison à l'aube, à l'appel de la prière du lever du jour pour n'en revenir qu'après la prière de midi, puis ils ressortent avant la prière de l'après-midi pour ne revenir qu'à la dernière prière de la journée. Durant ce temps, la maison est le monde de la femme : celle-ci vaque librement à ses affaires, le matin, et l'après-midi elle participe activement par son travail, à l'économie domestique. Au moment de la sieste et durant la nuit la maison est le monde de l'homme, elle offre silence et quiétude. Les hommes n'entrent donc à la maison que pour manger et dormir. Comment peut-on alors parler de promiscuité ? Quelle est dans ce contexte la valeur du taux d'occupation des pièces ? La part du masculin est-elle égale à celle du féminin ? C'est exprimer toute l'ina-
déquation qu'impose un taux basé sur une autre

conception de la vie.

Quant aux ruelles étroites et tortueuses, elles répondent

* à une conception urbaine basée sur l'horizontalité et non la verticalité : rares sont les constructions à Tlemccen qui possédaient un étage.

* à un souci d'ordre climatique : on évite d'exposer une ruelle à une réverbération excessive ou à un courant d'air permanent. L'expérience menée à *derb Sensla* au printemps de 1990 est édifiante : chaque pan de mur, quelque soit son orientation est exposé au soleil durant une partie de la journée. Il faut noter aussi que l'élargissement d'une ruelle ou son rétrécissement répondaient à des exigences sanitaires : appel d'air et augmentation de sa vitesse.

* la norme de référence d'une ruelle : permettre à deux animaux de bât de se croiser sans encombre. Ainsi, les ruelles de Tlemccen ne dépassaient-elles en aucun cas les quatre mètres de largeur. Notons aussi que le transport des marchandises se faisait exclusivement à dos d'animaux et que, de ce fait, le besoin d'élargir les ruelles ne s'est fait jamais sentir.

* notons aussi que les femmes, pour se déplacer en ville d'un quartier vers un autre, utilisaient des itinéraires préétablis caractérisés par des arcades, sept pour chaque cheminement. Ces itinéraires éloignaient les femmes des zones commerciales ou de rassemblement des hommes, ce qui empêchait la promiscuité. Ces itinéraires longent souvent une mosquée ou la tombe d'un dévot.

En conclusion

Le tissu urbain d'une « *madina* » est ainsi le résultat de la confluence entre différentes fonctions qui tendent à faire d'un en-

semble de constructions une cité où les rapports entre les différents occupants traduisent une volonté de vivre en commun. Ces rapports et cette volonté font que la cité participe activement à l'émergence de la société civile. La *madina* dans sa conception est la réponse aux exigences sociales, culturelles, culturelles et économiques dans la vie quotidienne du citoyen. Elle n'est pas un assemblage d'îlots ou de quartiers qui, par la force des choses, doivent s'accommoder entre eux dans le but de créer des relations d'intérêt mais elle est surtout le reflet d'un niveau civilisationnel. Son cadre conceptuel est en constante restructuration selon le poids des différentes fonctions et selon les aspirations de ses occupants. C'est donc un tissu vivant en quête d'amélioration fonctionnelle. Bien que l'intégration du bâti dans le tissu urbain soit une chose fondamentalement acquise, l'amélioration esthétique n'est qu'incidente.